



TOREY HAYDEN

L'enfant qui ne pleurerait pas



Déjà plus de 700 000
lecteurs bouleversés

L'enfant qui ne pleurait pas

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Kevin le révolté, n° 1711

Les enfants des autres, n° 2543

La forêt des tournesols, n° 2988

Une enfant comme les autres, n° 3369

L'enfant au chat, n° 6225

L'enfant blessée, n° 7923

Les enfants du crépuscule, n° 8168

Retrouvez l'auteur sur son site :
www.torey-hayden.com

TOREY HAYDEN

L'enfant qui ne pleurait pas

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Laflaquière

DOCUMENT



À Sheila R., bien sûr

On me demande sans cesse
quel est ce poème qui décore
le mur de mon bureau.
Il me semble juste que l'on connaisse
l'enfant qui l'a composé.
Et j'espère seulement avoir eu
la moitié de son talent
pour écrire ce livre.

TITRE ORIGINAL

One Child

© Torey Hayden, 1980.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Éditions Balland, 1982.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Je travaille avec des enfants caractériels pratiquement depuis le début de mes études. À la rentrée de ma première année d'université, j'avais choisi en option l'étude des enfants déficients d'âge préscolaire. Dès lors, je me suis passionnée pour les divers aspects, complexes et troublants, de la maladie mentale infantile. J'ai, depuis, obtenu trois diplômes, enseigné pendant plusieurs années en tant qu'aide scolaire, institutrice spécialisée, chargée de cours à l'université ; j'ai entrepris des recherches en psychiatrie, vécu dans cinq États des États-Unis, et travaillé dans des hôpitaux de jour privés, des écoles publiques, des asiles psychiatriques et des institutions d'État, en m'efforçant toujours de chercher l'insaisissable réponse à l'énigme de ces enfants, la clé magique qui les ouvrirait enfin à mon entendement. Pourtant, je sais depuis longtemps qu'il n'y a pas de clé, et que pour certains enfants même l'amour ne suffira jamais. Mais la foi en l'âme humaine échappe à la raison et défie les frêles certitudes de notre savoir.

On me pose de nombreuses questions sur mon travail. Celle qui revient le plus souvent est sans doute : N'est-ce pas frustrant ? N'est-ce pas frustrant, demandent les étudiants, de côtoyer jour après jour la violence, la misère, la drogue et l'alcoolisme, l'agression physique et sexuelle, la négligence et l'apathie ? N'est-ce pas frustrant, demande le professeur de classes normales, de

travailler si dur pour obtenir si peu en retour ? N'est-ce pas frustrant, demandent-ils tous, de savoir que votre plus grande réussite ne sera probablement jamais plus qu'une approximation de la normalité ; de savoir que ces tout petits enfants sont condamnés à une vie qui, selon nos critères, ne sera jamais productive, responsable, ou seulement ordinaire ? N'est-ce pas frustrant ?

Non. Non, pas vraiment. Ce sont simplement des enfants, décevants parfois, comme tous les enfants. Mais ils sont aussi d'une tendresse extrême et d'une sensibilité obsédante au monde qui les entoure. La folie seule semble autoriser à exprimer la vérité nue.

Mais ces enfants sont plus encore. Ils sont courageux. Tandis que nous écoutons aux nouvelles du soir les péripéties et les conquêtes de quelque front militaire lointain, nous ignorons les tragédies très réelles qui se jouent parmi nous. Et c'est regrettable, car nous verrions ici une bravoure que rien ne surpasse. Certains de ces enfants vivent avec de tels cauchemars hallucinés dans leur tête que le moindre geste est chargé de terreur inconnue. Certains vivent dans une violence et une perversité que les mots sont impuissants à dire. Certains vivent sans la dignité que l'on accorde aux animaux. Certains vivent sans amour. Certains sans espoir. Pourtant ils supportent. Et généralement ils acceptent, ne sachant comment faire autrement.

Ce livre ne raconte l'histoire que d'un seul de ces enfants. Son but n'est pas de susciter la pitié. Ni de louer le travail d'une enseignante. Ni d'attrister ceux qui ont trouvé la paix en refusant de savoir. Ce récit est une réponse à la question de la frustration inhérente au travail psychiatrique. C'est un hommage à l'âme humaine, car cette petite fille est pareille à tous mes autres enfants. Pareille à nous tous. Elle est une survivante.

1

J'aurais dû m'en douter.

C'était un article très court, juste quelques paragraphes coincés en page 6 sous les bandes dessinées. Il parlait d'une petite fille de six ans qui avait kidnappé un enfant du quartier. Par cette froide soirée de novembre, elle avait emmené le gamin de trois ans, l'avait attaché à un arbre d'un bosquet voisin puis avait mis le feu. L'enfant était à l'hôpital dans un état critique. La petite fille avait été appréhendée.

Je lus l'article de l'œil indifférent dont je parcourais le reste du journal, avec un vague sentiment d'indignation sur l'évolution de la société. Plus tard, au cours de la journée, il me revint en mémoire tandis que je faisais la vaisselle. Je me demandai ce que la police avait fait de la petite fille. Pouvait-on mettre une enfant de six ans en prison ? J'eus quelques visions kafkaïennes de la gamine errant dans la vieille prison sinistre de la ville. J'y pensais d'une manière anonyme, impersonnelle. Mais j'aurais dû m'en douter.

J'aurais dû me douter qu'aucun enseignant n'accepterait dans sa classe une élève ayant un tel antécédent. Qu'aucun parent ne voudrait que son enfant côtoie à l'école une fillette de ce genre. Que personne ne la laisserait se promener en liberté. J'aurais dû me douter qu'elle finirait par échouer dans ma classe.

J'étais chargée de ce qu'on appelait affectueusement dans notre secteur scolaire la « classe-poubelle ».

On n'avait pas encore tenté d'intégrer les enfants « pas comme les autres » dans un cycle scolaire normal, et on les casait dans des classes spécialisées. Il y avait des classes pour les attardés mentaux, des classes pour les caractériels, pour les handicapés moteurs, pour les prépsychotiques, pour les dyslexiques, et puis il y avait ma classe. J'avais hérité des huit dont personne ne voulait, des huit qui défiaient toute classification. C'était le dernier arrêt avant l'institution. Une classe pour jeunes déchets humains.

Le printemps précédent, je faisais office de rééducatrice psychopédagogique et m'occupais d'enfants dyslexiques et perturbés sur le plan affectif, qui fréquentaient des classes normales une partie de la journée. Cela faisait quelque temps que je travaillais dans le secteur, et je ne fus pas surprise lorsque Ed Somers, le directeur de l'Éducation spécialisée, me pressentit en mai pour me proposer de prendre en charge la classe-poubelle à la rentrée suivante. Il savait que j'avais de l'expérience en matière d'enfants très perturbés et que j'aimais les petits. Et que j'aimais les défis. Il ricana d'un air gêné après avoir prononcé ces paroles flatteuses, conscient de ce qu'elles avaient d'artificiel, mais il était assez désespéré pour y recourir malgré tout.

J'acceptai, non sans quelques réserves. Cependant, j'aspirais à avoir de nouveau une salle de classe et un groupe d'enfants bien à moi. Je désirais également m'éloigner d'un directeur qui m'opprimait sans le vouloir. C'était un brave homme, mais nos conceptions divergeaient. Il désapprouvait ma façon décontractée de m'habiller, le désordre de ma salle de classe et le fait que mes gosses m'appelaient par mon prénom. Il s'agissait de détails, mais qui devinrent, comme souvent dans ces cas-là, des points très douloureux. Je savais que si je faisais à Ed la faveur de prendre cette classe, on me pardonnerait mes jeans, ma désinvolture et ma familiarité avec les gamins. Aussi acceptai-je ce poste en toute confiance, persuadée

que je surmonterais toutes les difficultés qu'impliquait ce genre de travail.

Ma belle assurance s'effondra entre la signature du contrat et la fin du premier jour de classe. Tout d'abord j'appris que je retournais dans la même école, sous l'autorité du même directeur. Après quoi je me retrouvai installée dans une salle de l'annexe, que nous partagions avec le gymnase, rien d'autre. Nous étions totalement isolés du reste de l'école. Ma salle aurait été assez grande pour des élèves plus âgés et plus calmes. Mais avec huit petits et deux adultes, plus dix pupitres, trois tables, quatre bibliothèques et un nombre invraisemblable de chaises qui semblaient s'accoupler et se multiplier pendant la nuit, la pièce était désespérément encombrée. Aussi fis-je enlever mon bureau, deux bibliothèques, un classeur, toutes les petites chaises sauf neuf, et finalement tous les pupitres. De plus, la salle était longue et étroite, avec une seule fenêtre au fond. Destinée à l'origine aux tests et aux consultations, elle était lambrissée et moquetée. J'aurais avec grand plaisir troqué tant de splendeurs contre une classe où il ne fallait pas garder les lampes allumées tout le jour et un linoléum imperméable aux liquides renversés et aux taches.

La législation de l'État exigeait que je sois secondée à plein temps dans mon travail, car on m'avait confié le nombre maximal d'enfants. J'espérais qu'on m'enverrait l'une des deux femmes très compétentes avec lesquelles j'avais travaillé l'année précédente, mais il n'en fut rien. Dans notre communauté, qui comptait un hôpital d'État, une prison d'État et un gigantesque bidonville de travailleurs saisonniers, la liste des assistés sociaux était impressionnante. En conséquence, les emplois non qualifiés étaient généralement réservés aux chômeurs pris en charge par les pouvoirs publics. Si je ne considérais nullement comme un emploi non qualifié le travail d'aide scolaire dans une classe comme la mienne, ce n'était pas l'avis des services sociaux, et le jour de

la rentrée, je me trouvai face à un colosse, d'origine mexicaine, qui parlait plus espagnol qu'anglais. Âgé de vingt-neuf ans, Antón n'avait jamais terminé ses études secondaires. Non, reconnut-il, il n'avait jamais travaillé avec des enfants. Eh bien non, il n'en avait jamais eu vraiment envie. Mais voyez-vous, expliqua-t-il, il fallait prendre le travail qu'on vous proposait, sinon on perdait les indemnités. Il posa sa carcasse gargantuesque sur l'une des minuscules chaises d'enfant, en précisant que si cela marchait bien pour lui ici, ce serait la première fois qu'il passerait tout l'hiver dans le Nord au lieu de suivre la migration des travailleurs saisonniers qui descendaient chaque année en Californie. Donc nous étions deux. Plus tard, après que l'année scolaire eut commencé, j'héritai d'une lycéenne de quatorze ans qui consacrait chaque jour ses deux heures d'étude à travailler dans ma classe. Ainsi équipée, je fis connaissance des enfants.

Je ne me faisais aucune illusion sur ces huit gamins. J'étais dans le métier depuis trop longtemps. De plus, l'expérience m'avait appris que lorsque j'étais surprise ou choquée, ma meilleure défense consistait à ne jamais le montrer. C'était plus sûr.

Le premier qui arriva ce matin du mois d'août fut Peter. Petit Noir costaud de huit ans, coiffé d'une boule de cheveux crépus à la mode afro, Peter avait un corps robuste qui démentait la dégradation de son état neurologique, cause de crises graves et d'un comportement de plus en plus violent. Le gamin fit irruption dans ma salle en fureur, jurant et criant. Il détestait l'école, me détestait, détestait cette classe, refusait de rester dans cette saloperie de pièce, et je n'allais pas l'y obliger.

Le suivant fut Tyler qui, à ma grande surprise, était une fille. Elle se camouflait derrière sa mère, baissant sa petite tête brune et frisée. Tyler avait également huit ans et avait déjà tenté à deux reprises de se suicider. La dernière fois, le produit de vidange qu'elle avait bu

lui avait brûlé un morceau d'œsophage. Maintenant, elle avait une sonde dans la gorge et de nombreuses cicatrices témoignaient de sa maladresse.

Max et Freddie entrèrent en hurlant, chacun traîné par un parent. Max, blondinet solide de six ans, était déclaré autistique. Il se mit à pleurer, à pousser des cris rauques et à tournoyer dans la salle en tapant des mains. Sa mère s'excusa : il était tellement imprévisible dans ses réactions, dit-elle. Elle me regarda d'un air las, et je lus dans ses yeux le soulagement, à peine voilé, qu'elle éprouvait à être débarrassée de lui pour quelques heures. Freddie avait sept ans et pesait quarante-sept kilos. La graisse débordait de ses vêtements, sortait en bourrelets entre les boutons de sa chemise. Dès que je l'eus autorisé à s'asseoir par terre, il cessa de pleurer, cessa même toute forme d'activité, et demeura comme un tas de chair sans vie. Un rapport du dossier affirmait qu'il était, lui aussi, autistique. Un autre, qu'il souffrait d'un grave retard mental. Un troisième avouait ne pas savoir.

Sarah, je la connaissais depuis trois ans. Elle en avait sept. J'avais travaillé sur son cas alors qu'elle était en maternelle. Victime de violences physiques et sexuelles, Sarah était une enfant coléreuse et méfiante. Elle avait délibérément refusé, tout au long de l'année précédente, d'ouvrir la bouche en classe ; elle suivait alors un cours préparatoire spécialisé dans une autre école. Elle n'adressait la parole qu'à sa mère et à sa sœur. Nous nous fîmes un sourire en nous voyant, heureuses de rencontrer un visage connu.

Une femme d'une quarantaine d'années, élégamment vêtue, amena une fillette ravissante, vraie petite poupée. Elle ressemblait à une image de magazine de mode pour enfants, avec ses cheveux blonds et soyeux bien peignés, sa robe froncée impeccablement propre. Elle s'appelait Susannah Joy, avait six ans, et c'était la première fois qu'elle allait à l'école. Mon cœur se serra. Commencer sa

scolarité dans ma classe n'était guère de bon augure. Les médecins avaient dit aux parents que Susannah ne serait jamais normale, qu'elle était schizophrène. Elle souffrait, semblait-il, d'hallucinations visuelles et auditives, et passait la majeure partie de ses journées à pleurnicher en se balançant d'avant en arrière. Elle parlait rarement et ce qu'elle disait était le plus souvent dénué de sens. Les yeux de la mère me suppliaient d'opérer le rituel magique qui changerait sa petite fée en une enfant comme les autres. Ce regard implorant me fit peine, car il signifiait le refus de l'évidence. Je savais la douleur et l'angoisse qui fondraient sur ces parents lorsqu'ils apprendraient qu'aucun de nous ne possédait la formule magique qui sauverait Susannah Joy.

William et Guillermo arrivèrent en dernier. Ils avaient tous deux neuf ans. William était un gamin efflanqué, au visage terreux, hanté par la peur de l'eau, du noir, des voitures, des aspirateurs et de la poussière qui pouvait s'accumuler sous son lit. Pour se protéger, William entreprenait des rituels complexes, qui consistaient à toucher obligatoirement une partie de son corps, ou à murmurer de petites incantations. Guillermo appartenait à cette nombreuse communauté de saisonniers d'origine mexicaine qui venaient chaque année s'engager comme ouvriers agricoles. C'était un gamin coléreux, mais pas indomptable. Malheureusement, il était également aveugle. Je protestai contre le fait qu'on l'ait placé dans mon groupe, mais on me répondit que les classes pour enfants mal ou non-voyants n'étaient pas adaptées aux sujets caractériels. Ma foi, nous étions quittes. Je me sentais démunie devant sa cécité.

Ainsi, nous étions dix, onze en tout avec Whitney, la jeune lycéenne. Lorsque je pris conscience de la disparité de ce groupe de gamins et de celle, non moins étonnante, de mon équipe, une vague de désespoir m'envahit. Comment pourrions-nous jamais former une classe ? Comment parviendrais-je à faire avec eux du

calcul, et tous les autres miracles qu'il fallait accomplir en neuf mois ? Trois des enfants n'avaient pas appris à être propres, deux s'oubliaient encore parfois. Trois ne savaient pas parler, une ne voulait pas. Deux refusaient de se taire. Un ne voyait rien. Pour un défi, c'était certainement un défi.

Mais nous nous arrangeâmes. Antón apprit à changer les couches, Whitney apprit à nettoyer les taches d'urine sur la moquette. Et moi j'appris le braille. Le directeur, Mr Collins, apprit à ne pas venir à l'annexe. Ed Somers apprit à se faire discret. Et ainsi nous devînmes une classe.

Vers les vacances de Noël, nous nous sentions très proches les uns des autres, et je commençais à envisager avec plaisir chaque nouvelle journée. Sarah acceptait désormais de parler régulièrement. Max déchiffrait son alphabet ; Tyler souriait de temps en temps ; Peter ne se mettait plus en fureur si souvent ; William pouvait passer devant tous les interrupteurs du couloir qui mène au réfectoire sans réciter un seul charme pour se protéger ; Guillermo apprenait à contrecœur le braille. Susannah Joy et Freddie ? Nous avons encore beaucoup à faire avec eux.

J'avais lu l'article du journal fin novembre et l'avais oublié. Mais je n'aurais pas dû. J'aurais dû me douter que, tôt ou tard, nous serions douze.

Ed Somers vint me voir dans ma classe le jour de la rentrée des vacances de Noël. Il arriva de bonne heure, avec sur son visage empreint de bonté cet air gêné dont je commençais à savoir qu'il signifiait pour moi une mauvaise nouvelle. C'était l'expression qui annonçait, par exemple, que Guillermo n'aurait pas de tuteur, ou qu'on avait reçu un nouveau rapport sans espoir du dernier médecin que les parents de Susannah Joy avaient consulté pour leur fille. Ed souhaitait que les choses

changent ; je pense qu'il était sincère, et pour cette raison, je ne pouvais lui en vouloir.

— Vous allez avoir une autre enfant dans votre groupe, dit-il d'un air hésitant.

Je le dévisageai un long moment sans comprendre. J'avais déjà l'effectif maximal autorisé par la loi et ne pensais jamais accueillir un gamin de plus.

— J'en ai huit, Ed.

— Je sais, Torey, mais c'est une classe spéciale. Nous ne pouvons la mettre nulle part ailleurs. Votre groupe est la seule solution qui nous reste.

— Mais j'ai déjà huit gosses. (Je me répétais bêtement.) Je ne peux pas en avoir plus.

Ed semblait peiné. C'était une sorte de gros ours, grand et musclé comme un joueur de football, que la quarantaine aurait rendu un peu mou. Il n'avait presque plus de cheveux, et ceux qui lui restaient, il les ratisait soigneusement sur le dôme luisant de son crâne. Mais surtout, Ed était gentil, et je m'étonnais toujours qu'il fût parvenu à un poste aussi important dans l'éducation, domaine peu réputé pour son indulgence envers les natures douces. Mais peut-être était-ce justement là son secret, car je me laissais toujours attendrir quand il semblait si triste de ce qu'il était obligé de me faire.

— Qu'a-t-elle donc de si particulier, cette gamine ? lançai-je, à tout hasard.

— C'est la fillette qui a brûlé ce bébé, en novembre. On l'a retirée de son école et on a pris des dispositions pour la faire admettre à l'hôpital psychiatrique. Mais il n'y a pas encore de place disponible dans le service des enfants. Alors la gamine est chez elle depuis un mois, et n'arrête pas de faire des bêtises. Et l'assistante sociale nous demande si nous ne pouvons rien faire pour elle.

— On ne peut pas lui faire donner des cours à domicile ? demandai-je.

Un certain nombre de mes gosses avaient travaillé ainsi. On leur envoyait un enseignant qui leur donnait

des leçons à la maison quand, pour une raison ou une autre, ils ne pouvaient fréquenter l'école. On agissait souvent ainsi avec les enfants extrêmement perturbés, en attendant de leur trouver un placement approprié.

Sourcils froncés, Ed baissait les yeux.

— Personne ne veut travailler avec elle.

— Cette gosse n'a que six ans. (J'étais stupéfaite.) Tout le monde a peur d'une gamine de six ans ?

Il haussa les épaules, et son silence m'en dit plus long sur cette fillette que tous les mots.

— Mais j'ai déjà le nombre maximum d'enfants dont je puisse m'occuper.

— Faites transférer l'un d'entre eux. Nous devons absolument mettre cette fillette ici, Torey. Ce ne sera que temporaire. Mais nous devons la mettre ici. C'est le seul endroit où l'on puisse s'occuper d'elle efficacement. Le seul endroit qui lui convienne.

— Vous voulez dire que je suis la seule idiote qui acceptera de la prendre.

— Vous pouvez faire transférer le gamin que vous désirez.

— Quand doit-elle venir ?

— Le 8.

Les enfants commencèrent alors à arriver, et je dus me préparer pour cette journée de rentrée. Voyant que j'avais du travail, Ed me fit un signe de tête et partit. Il savait qu'avec le temps, j'accepterais. Il savait que, sous mes airs de bravache, j'étais une bonne pâte.

Après avoir annoncé la nouvelle à Antón, j'observai attentivement les enfants. Tout au long de la journée, je me demandai lequel devrait nous quitter. Guillermo, sans aucun doute, pour la simple raison que je n'étais pas formée pour enseigner à des petits aveugles. Mais Freddie, Susannah Joy ? Aucun d'eux ne faisait de progrès notable. N'importe qui pourrait les trimbaler et changer leur culotte. Tyler, peut-être. Elle ne pensait plus autant au suicide, parlait rarement de se tuer maintenant,

ne griffonnait plus ces dessins noirs au fusain. Un psychologue scolaire pourrait certainement s'occuper d'elle. Je les regardai tous en me demandant où ils iraient et comment ils s'adaptent. Et ce que notre groupe deviendrait sans eux. Je savais au fond de moi qu'aucun d'entre eux ne survivrait aux rigueurs d'une classe moins protégée. Aucun d'eux n'était prêt. Moi non plus. Je ne voulais ni les abandonner ni renoncer.

— Ed ? (Je serrais fort le combiné qui glissait dans ma paume en sueur.) Je ne veux faire transférer aucun de mes gosses. Nous nous entendons trop bien. Je n'arrive pas à choisir.

— Torey, je vous ai dit que nous devons mettre cette gamine dans votre groupe. Je suis vraiment désolé. J'ai horreur de vous imposer ça, mais nous n'avons pas le choix.

Je fixai une prune morose sur le panneau d'affichage suspendu à côté du téléphone, et qui proclamait toutes les réjouissances auxquelles mes gamins ne pourraient jamais participer. Je me sentis à bout de forces.

— Est-ce que je peux en prendre neuf ?

— Vous accepteriez ?

— C'est illégal. J'aurai un troisième assistant ?

— Nous verrons.

— Est-ce que cela veut dire oui ?

— Je l'espère, répondit Ed. Mais il faudra voir. Avez-vous besoin d'un autre pupitre ?

— Ce qu'il me faut, c'est un autre aide. Ou une autre salle.

— Alors, je vous fais mettre un autre pupitre ?

— Non. Nous n'avons pas de pupitres. Il n'y avait pas assez de place pour les huit. Nous travaillons sur la moquette ou sur des tables. Non, je n'ai pas besoin d'un autre pupitre. Envoyez-moi cette gamine.

Elle arriva le 8 janvier. Entre le moment où je décidai de l'accepter et le matin de sa venue, je n'entendis plus parler d'elle, ne reçus aucun dossier, n'appris rien sur son milieu familial, son passé. Tout ce que je savais, je l'avais lu dans un article de deux paragraphes, sous les bandes dessinées de la page 6, un mois et demi plus tôt. Mais je suppose que cela n'avait pas d'importance. Rien n'aurait pu me préparer de manière adéquate à ce qui me tomba dessus.

Ce fut Ed Somers qui l'amena en la tenant fermement par le poignet et en la traînant derrière lui. Mr Collins les accompagnait.

— Voici ta nouvelle institutrice, expliqua Ed. Et voici ta nouvelle salle de classe.

Nous nous regardâmes. Elle s'appelait Sheila. Elle avait six ans et demi, presque ; c'était un minuscule bout de chou aux yeux hostiles, aux cheveux emmêlés, et qui sentait très mauvais. Je fus surprise de la voir si petite. Je m'attendais à une fillette plus grande. Le garçonnet de trois ans devait presque avoir la même taille qu'elle. Vêtue d'une salopette de jean usée et d'un tee-shirt de garçon rayé, aux teintes fanées, elle ressemblait à ces gosses que l'on voit sur les affiches de l'Aide à l'enfance.

— Bonjour, je m'appelle Torey, dis-je (voix de maîtresse d'école, ton amical) en lui tendant la main.

Elle ne fit pas un geste. Je finis par saisir le poignet inerte que Ed serrait dans sa main.

— Je te présente Sarah. C'est notre hôtesse. Elle va te faire visiter la classe.

Sarah tendit la main, mais Sheila ne bougea pas, son regard volant d'un visage à l'autre.

— Viens, toi.

Sarah la prit par le poignet.

— Elle s'appelle Sheila, dis-je.

Mais Sheila se hérissa devant la familiarité de ce geste et retira vivement sa main en reculant. Elle se retourna pour fuir, mais Mr Collins se tenait fort heureusement dans l'encadrement de la porte et elle lui rentra dedans. Je la saisis par un bras et la traînai de nouveau dans la classe.

— Nous vous laissons, dit Ed, de sa mine piteuse. J'ai laissé son dossier au bureau de l'administration.

Antón repoussa le verrou après avoir fermé la porte sur Ed et Mr Collins. Je tirai Sheila jusqu'à ma chaise de l'autre côté de la salle, dans le coin où avait toujours lieu la discussion matinale, et je l'installai par terre en face de moi. Les autres enfants se rassemblèrent prudemment autour de nous. Maintenant nous étions douze.

Nous commencions toutes les matinées par une « discussion ». Dans notre école, il était de bon ton de réciter le serment d'allégeance au drapeau américain et d'entonner des chants patriotiques avant le début des cours. Je pensais que le patriotisme n'était pas vraiment un sujet approprié à des enfants qui ne pouvaient même pas exprimer leurs besoins élémentaires. Aussi, en guise de compromis, avais-je institué la discussion. Les enfants venaient tous de foyers tellement chaotiques et disloqués qu'il nous fallait quelque chose qui nous réunît chaque matin, après la séparation de la nuit. Et je désirais une activité qui stimulerait la communication et développerait la compréhension verbale. Nous commencions par le serment, dont je tirais profit en demandant à un des gamins de le diriger, donc de l'apprendre. Cette récitation, en fait, était intéressante, dans la mesure où elle présentait une suite de mots organisée, qui avait un sens. Après quoi, j'ouvrais la discussion avec un « sujet ». Généralement, le sujet consistait à explorer des sentiments, à parler, par exemple, des choses qui nous rendaient heureux ; d'autres fois, c'était une table ronde destinée à résoudre des problèmes, comme celui de savoir comment réagir devant quelqu'un qui s'est fait mal. Ces thèmes nous

servaient de point de départ et permettaient à chacun de s'exprimer. Au début, c'était moi qui avais proposé les sujets, mais au bout d'un mois ou deux, les enfants avançaient déjà leurs propres suggestions, et cela faisait une éternité que je n'avais pas ouvert une discussion.

Après le sujet, je laissais à chacun un petit moment pour raconter ce qui lui était arrivé depuis la fin des cours, la veille ou le vendredi précédent. Ces deux aspects de la discussion matinale avaient pris un tour de plus en plus vivant, et même Susannah participait, à l'occasion. Les gamins avaient tous une foule de choses à dire, et j'avais du mal, certains jours, à clore cette activité. Ensuite, je présentais l'emploi du temps de la journée, et nous terminions par une chanson. J'avais tout un répertoire de chansons mimées, que je pouvais interpréter avec plus d'entrain que de justesse, et où j'entraînais généralement l'un des enfants, en le manipulant comme une marionnette. Les gosses adoraient ça, et nous terminions toujours dans des éclats de rire, même les jours où nous n'étions pas arrivés très joyeux.

Ce matin-là, donc, je rassemblai le groupe autour de moi.

— Les enfants, je vous présente Sheila, qui va faire partie de notre classe.

— Pourquoi ? demanda Peter d'un air soupçonneux. Tu nous as jamais dit qu'on allait avoir une autre fille.

— Si, Peter. Rappelle-toi, nous avons répété, vendredi dernier, ce que nous allions dire et faire pour montrer à Sheila que nous étions contents qu'elle vienne avec nous. Tu te rappelles ?

— Moi, je suis pas content qu'elle vienne avec nous. J'aimais bien comment on était.

Il se couvrit les oreilles des deux mains pour ne plus m'entendre et se mit à se balancer.

— Il faudra nous y habituer, j'imagine. Mais nous y arriverons. (Je caressai l'épaule de Sheila, la fillette s'écarta.) Bon, qui propose un sujet ?

Ils étaient tous assis par terre autour de moi. Muets.

— Personne ? Eh bien moi, j'en ai un : quelle impression est-ce que cela doit faire, à votre avis, quand on est nouveau et qu'on ne connaît personne, ou même quand on a envie de faire partie d'un groupe et que les autres ne veulent pas ? Comment est-ce qu'on doit se sentir, au-dedans de soi ?

— Mal, dit Guillermo. Ça m'est arrivé une fois et je me sentais mal.

— Tu peux nous parler de ça ?

Soudain Peter bondit sur ses pieds.

— Elle pue, maîtresse. (Il s'éloigna de Sheila à reculons.) Elle pue vraiment et je veux pas qu'elle s'assoie avec nous. J'ai pas envie de sentir mauvais aussi.

Sheila lui lança un regard noir mais ne broncha pas. Elle s'était recroquevillée, les bras serrés autour des genoux.

Sarah se leva et s'approcha de Peter qui s'était rassis.

— C'est vrai qu'elle pue, Torey. Elle sent la pisse.

Les bonnes manières n'étaient certainement pas notre fort. Ce manque de tact ne me surprenait pas, mais me consternait chaque fois. Neutraliser les perceptions aiguës que ces enfants avaient du monde était impossible. Pour chaque pas gagné dans le sens de la bonne éducation que je m'efforçais de leur inculquer, j'en faisais deux en arrière et six de côté.

— À ton avis, Peter, quel effet est-ce que cela doit faire quand quelqu'un dit qu'on sent mauvais ?

— Mais elle pue vraiment, répliqua Peter.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Je te demande ce que tu ressentirais si quelqu'un te disait ça ?

— Je voudrais pas faire fuir tout le monde en puant comme ça, c'est sûr.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— Ça me ferait de la peine, proposa Tyler en se mettant vivement à genoux.

Toute manifestation de colère ou de désaccord terrifiait Tyler, qui s'efforçait alors d'apaiser les esprits, avec une maturité excessive pour ses huit ans et une sollicitude toute maternelle envers les protagonistes.

— Et toi, Sarah ? demandai-je. Comment te sentirais-tu ?

Sarah, les yeux baissés sur ses doigts, hésitait à me regarder.

— J'aimerais pas trop ça.

— En effet, je crois que ce serait désagréable pour nous tous. Voyez-vous un meilleur moyen de régler ce problème ?

— Tu pourrais lui dire en secret qu'elle sent mauvais, suggéra William. Comme ça, elle serait pas gênée.

— Tu pourrais lui dire comment faire pour qu'elle sente plus mauvais, ajouta Guillermo.

— On pourrait tous se boucher le nez, dit Peter, refusant encore d'admettre que ses remarques étaient malvenues.

— Ça servirait à rien, Peter, dit William. Après, on pourrait plus respirer.

— Mais si. On pourrait respirer par la bouche.

Je me mis à rire.

— Bon, nous allons tous essayer la proposition de Peter. Toi aussi Peter.

Tous les gamins se pincèrent les narines, bouche ouverte pour respirer, sauf Sheila. Je l'invitai à essayer, elle aussi, mais elle refusa obstinément de se déplier. Au bout d'un moment, nous avions tous le fou rire, même Freddie et Max, de voir les drôles de têtes que nous faisons. Tous, sauf Sheila. Je commençai à craindre qu'elle n'y vît une mauvaise plaisanterie à ses dépens et m'empressai de lui expliquer qu'il n'en était rien. Elle m'ignora totalement, ne prenant même pas la peine de me regarder. C'est ainsi que nous résolvions nos problèmes, lui dis-je.

— Comment ressens-tu tout cela ? lui demandai-je enfin.

Il y eut un long silence. Nous attendions. Les autres gamins commencèrent à s'impatienter.

— Elle parle pas ? demanda Guillermo.

— Je parlais pas, avant, moi non plus, vous vous souvenez ? intervint Sarah. Avant, quand j'étais folle, je parlais à personne. (Elle s'adressa à Sheila.) Je parlais jamais, Sheila. Je sais quel effet ça fait.

— Bien, je pense que nous avons assez discuté de Sheila pour aujourd'hui. Laissons-lui un peu de temps pour s'habituer à nous, d'accord ?

Nous poursuivîmes le reste de la discussion matinale, qui se termina sur le chœur entraînant de « Tu es mon soleil ». Freddie tapait joyeusement des mains, Guillermo dirigeait des siennes, Peter s'époumonait et moi, j'agitais Tyler en tous sens, comme une poupée de chiffon. Mais Sheila resta assise, la mine furieuse, son petit corps solidement planté au beau milieu des danseurs.

Après la discussion, les enfants se dispersèrent pour aller faire leurs exercices de calcul. Tandis qu'Antón commençait à leur donner des indications, je fis visiter la classe à Sheila. Ou plutôt, je dus la transporter d'un point à un autre, car elle refusa de bouger. Je m'estimai heureuse de ne pas m'occuper d'adolescents. Donc, quand je la posais à l'endroit que je voulais lui montrer, elle se couvrait le visage des mains pour ne pas regarder. Je la trimbalai néanmoins dans toute la pièce, fermement décidée à ce qu'elle s'intègre au groupe. Je lui désignai son casier et son portemanteau. Je lui présentai Charles l'iguane, Benny le serpent, et Onions, le lapin qui mordait quand on l'ennuyait un peu trop. Je lui fis voir les plantes que nous avions commencé à faire pousser avant Noël et que j'avais dû venir arroser pendant les vacances ; et les histoires que nous lisions tous les jours avant d'aller déjeuner ; et les plats dans lesquels nous cuisinions, le mercredi après-midi. Je lui montrai notre aquarium et

nos jouets. Je la soulevai devant notre unique fenêtre pour lui faire découvrir le paysage. Tout cela en la portant d'un coin à l'autre et en bavardant comme si elle s'intéressait à ce que je racontais. Mais si ce fut le cas, elle ne m'en fit rien savoir. Elle pesait comme un poids mort dans mes bras, raide et tendue contre moi. Et elle empestait comme une étable par un après-midi torride de juillet.

Je finis par déposer Sheila sur une chaise, devant la table, et sortis une feuille de calcul. Ce geste suscita sa première réaction. Elle empoigna le papier, le froissa et me le jeta à la figure. J'en pris un autre. Elle récidiva. J'en pris un autre. Qui me revint par le même chemin. Je savais que je serais à court de feuilles avant qu'elle ne soit à bout de forces. Alors je la pris sur mes genoux, emprisonnant au creux de mon bras son corps filiforme et ses mains. Je posai un nouvel exercice de calcul devant elle. Il s'agissait d'additions toutes simples ; deux plus un, un plus quatre, rien d'extraordinaire. De ma main libre je tirai vers moi un jeu de cubes, que j'éparpillai sur la table.

— Bon, maintenant nous faisons du calcul, annonçai-je. Premier problème, deux plus un. (Je lui montrai deux cubes, auxquels j'ajoutai un troisième.) Combien est-ce que ça fait ? Comptons ensemble. (Elle détourna la tête, crispant un peu plus son corps raide contre moi.) Tu sais compter, Sheila ? (Pas de réponse.) Je vais t'aider. Un, deux, trois. Deux plus un égale trois. (Je pris un crayon.) Voilà, maintenant nous allons l'écrire.

Le moindre geste était une bagarre. Je dus aller pêcher une de ses mains, lui dérouler les doigts, puis y placer le crayon. Soudain, ses doigts fermement serrés se relâchèrent complètement, et le crayon glissa sans effort jusqu'à terre. Dans la seconde où je me penchai pour le ramasser, elle saisit deux cubes de sa main libre et les lança violemment à travers la classe. Je lui empoignai la main, y poussai le crayon, tentai de resserrer les

doigts autour, en les maintenant afin que le crayon ne tombe pas encore. La gamine était douée pour ce petit jeu de guérilla, et le crayon retomba. Après une dernière manœuvre, je renonçai.

— De toute évidence, tu ne veux pas faire de calcul aujourd'hui. D'accord, tu peux rester assise sans bouger. Je tiens à te dire qu'ici chacun travaille et fait de son mieux. Mais nous n'allons pas nous disputer. Tu veux simplement rester assise, libre à toi.

Je la traînai jusqu'au coin de repos, où j'isolais les enfants lorsqu'ils étaient trop énervés et avaient besoin de retrouver leur calme, ou lorsqu'ils agissaient sottement pour attirer l'attention sur eux. Je tirai la chaise et y installai Sheila. Après quoi je m'en retournai auprès des autres.

Au bout d'un moment, je levai les yeux.

— Sheila, si tu es prête à te joindre à nous, tu peux venir.

Elle ne broncha pas, le visage tourné vers le mur. Je la laissai. Après quelques minutes, je réitérai ma proposition. Et puis encore un peu plus tard. De toute évidence elle ne ferait rien de ce que je voudrais. J'allai vers elle et ramenai la chaise au centre de la pièce. Puis je revins auprès des autres gamins. Elle ne voulait pas bouger, soit. Mais je ne la laisserais pas se couper ainsi de nous. Si elle désirait rester plantée sur sa chaise, ce serait au milieu de notre groupe.

Les activités du matin se déroulèrent comme d'habitude. Sheila ne participa à rien. Blottie sur la petite chaise de bois, elle ne fit pas un geste, se repliant au contraire sur elle-même, genoux au menton, bras serrés autour des jambes. Elle se leva une fois de son siège pour aller aux toilettes, mais reprit, en revenant, sa position tordue. Même pendant la récréation elle resta assise, sur le ciment glacé cette fois. Je n'avais jamais vu une gamine aussi immobile. Mais ses yeux me suivaient sans cesse